Institutional Repository - Research Portal
Dépôt Institutionnel - Portail de la Recherche
researchportal.unamur.be
University of Namur

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Il a mis ma culture à l'envers

Brackelaire, Jean-Luc

Published in:
Rencontre avec les différences entre sexes, sciences et cultures

Publication date:
2009

Link to publication

Citation for pulished version (HARVARD):
Brackelaire, J-L 2009, Il a mis ma culture à l'envers: Essai sur le nouage entre personne et culture. dans P Collart (ed.), *Rencontre avec les différences entre sexes, sciences et cultures.* Academia-L'Harmattan, Louvain-la-Neuve, pp. 133-146.

General rights
Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Download date: 04. Jul. 2025

Texte 1

Extrait de

Rencontre avec les différences.

Entre sexes, sciences et cultures

En hommage au Professeur

Robert Steichen,

Pierre COLLART (dir.),

Bruylant-Academia,

Louvain-la-Neuve, 2009.

Chapitre 1

« Il a mis ma culture à l'envers » Essai sur le nouage entre personne(s) et culture(s)

Jean-Luc Brackelaire[1]

Comment dire et transmettre l'événement de la différence culturelle et des épreuves qu'elle requiert ? Plus précisément, comment rendre compte de cette « altération » particulière et inquiétante que nous pouvons éprouver lorsque l'autre brouille les frontières, les priorités et les passages familiers entre conscient et inconscient, psychisme et culture, individu et collectif[2] ? Je reprends ici la question, pour la formuler autrement : en accentuant la dialectique propre à la personne et à la culture et en tentant d'en préciser le nouage. Nous verrons alors en quoi l'autre nous confronte potentiellement à l'envers de nous-mêmes, mettant notre culture à l'envers et notre personne sens dessus dessous.

Une référence majeure du propos sera l'anthropologie clinique développée à partir de Rennes par Jean Gagnepain et son mouvement de pensée. Ma contribution antérieure à cette anthropologie est d'avoir participé au développement de son modèle de la personne dans son rapport précisément constitutif et dialectique avec la vie sociale[3]. Le point de départ sera ici la notion galvaudée de « différence culturel-

1 Psychologue, Prof. à la Faculté de psychologie, UCL et Facultés Universitaires Notre Dame de la Paix à Namur.

2 Ainsi que l'ont montré de façon magistrale des auteurs comme Georges Devereux, Marie-Cécile et Edmond Ortigues et Louis Dumont. Voir par exemple Devereux G., *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1972 ; Ortigues M.-C. et E., *Œdipe africain*, Paris, Plon, 1966 et Dumont L., *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1983.

3 Brackelaire J.-L., *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, Bruxelles, De Boeck-Université, 1995.

le », qu'il me semble urgent de mettre en forme dans la complexité de ce qu'elle engage. Extraite du mouvement d'élaboration théorique, personnelle et culturelle dont elle émerge et auquel elle doit retourner, cette notion se prête en effet à tous les aplatissements de nous-mêmes et des autres. En sciences humaines comme en toute science, l'objet ne préexiste jamais à la théorie qui le construit comme tel. La théorie ne culotte pas simplement son objet. L'oublier, c'est s'oublier... C'est oublier, ici dans le terme de « différence culturelle », ce qu'il contient d'une élaboration en cours, qui nous implique. C'est se faire simple complice de cette tendance humaine à se réduire et/ou à réduire l'autre, personne et culture, à un sous-produit, tendance inévitable certes mais qui peut aussi au contraire nous pousser en avant.

1. Différenciation et altération culturelles

Qu'est-ce donc qu'une différence culturelle ou, aussi bien, une altérité culturelle, un contraste culturel, entendant par là un ensemble cohésif de ces différences[4] ? Comment faire sentir ce qu'est une différence culturelle ? Comment formuler et communiquer ce qu'est à mes yeux *de la* différence culturelle ? Ce n'est pas simplement objectivable, une différence culturelle. On ne peut en dresser un catalogue. C'est une expérience, dans le contact (et le non contact), dans la relation (et la non relation), éventuellement dans la rencontre (et la non rencontre), voire dans la création de quelque chose de nouveau. Une expérience d'incompréhension et de recherche entre des personnes différentes, précisément, culturellement, entre des mondes culturels différents. Une expérience de passage, de médiation, de transition, d'articulation entre ces modes d'existence d'une culture à l'autre ou de l'une et l'autre culture vers autre chose.

Parlons dès lors plutôt d'une expérience de *différenciation* et d'*altération* culturelles. Ce que l'on appelle habituellement une différence culturelle ou une autre culture, n'est-ce pas plutôt une occasion – à

4 Pour une appréhension précise de ces notions de différence et de contraste, voir Gagnepain J., *Du Vouloir Dire. Traité d'Epistémologie des Sciences Humaines*, vol. 1 : « Du Signe. De l'Outil », Paris, Livres et Communication, 1990 ; Jongen R., *Quand dire c'est dire. Initiation à une linguistique glossologique et à l'anthropologie clinique*, Bruxelles, De Boeck, 1993 ; ou Schotte J.-Cl., *La raison éclatée. Pour une dissection de la connaissance*, Bruxelles, De Boeck, 1997.

prendre ou à laisser – ou, professionnellement, une convocation à se différencier soi-même à travers l'autre, en faisant l'expérience de fait de sa « propre » différence ? C'est dire que la différence et l'altérité (comme unité contrastive de différences) s'éprouvent, s'expérimentent dans la rencontre, y compris lorsque celle-ci se fait non rencontre, par pure négation de la différence culturelle, de l'autre, que ce soit dans l'exclusion, la fusion, le phagocytage voire la destruction. La rencontre est constitutive de cette différence. Celle-ci ne s'éprouve que dans la rencontre.

Ainsi, c'est dans la rencontre avec des Tarahumaras, au nord-ouest du Mexique, par le contraste renversant et l'alternance incessante entre leurs espaces de vie ordinaire, réglés, et extraordinaire, débridés[5], que j'ai éprouvé et pris la mesure de nos propres alternances et transitions entre espaces-temps de distance et de familiarité, en même temps que de leur caractère plus implicite, moins institué culturellement, en tout cas moins codifié, ce qui ne veut pas dire plus libre[6]. Et c'est dans la rencontre avec des voyants et des devins, et le monde des gens qui les consultent et parient en leur pouvoir, à Salvador de Bahia, au Brésil, que j'ai éprouvé ma croyance en un temps soi-disant absolu, devant rester *in fine* imprévisible, littéralement, (place de l'imprévisible dans l'histoire), et en un espace lui aussi « absolu », aux distances infranchissables, les frontières opaques constitutives de chaque individu ; une sorte de mise à l'épreuve de la construction des frontières du temps, de l'espace et des gens[7].

La différence nous implique l'un et l'autre et peut nous engager, si elle fait événement[8], si elle produit de la rencontre, du questionnement réciproque. Comme le disait un de mes patients, suisse d'origine sicilienne travaillant en Belgique, à propos de son nouvel ami, le premier

5 Cf. Brackelaire J.-L., « Changer pour rire. Les relations de plaisanterie des Tarahumaras : figure et mesure du changement », in *Anthropologie et sociétés*, 17, 3, Montréal, 1993, pp. 125-140.

6 J'ai écrit un petit texte sur les rapports entre contrainte et liberté. Voir Brackelaire J.-L., « Des cadres pour la liberté. Cadres culturels, théoriques, psychothérapeutiques », in *Tétralogiques*, n° 12, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, pp. 201-211.

7 L'ouvrage de Bertrand Meheust instruit notamment le procès historique de cette question dans les « sciences psychiques » : *Somnambulisme et médiumnité*, 2 tomes, Paris, Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1999.

8 Cf. Badiou A., *L'éthique. Essai sur la conscience du Mal*, Paris, Hatier, 1993 : « (...) les différences étant ce qu'il y a, et toute vérité étant venir-à-l'être de ce qui n'est pas encore, les différences sont précisément ce que toute vérité dépose, ou fait apparaître comme insignifiant » (II.6. Différences « culturelles » et culturalisme, p. 27).

ici, lui-même tissé de fibres belges et brésiliennes, les échanges avec lui le font avancer, changer, « parce qu'il me contraste », évoquant qu'en quelque matière que ce soit, sans chercher l'originalité ni la victoire, son point de vue, sa perspective, leurs perspectives, leurs points de vue sont toujours autres. La différence nous différencie. L'altérité nous altère. Elles déplacent les traits et les contours de ce que nous sommes ou croyons être ; et elles nous appellent à cette expérience. La rencontre est différenciatrice, altérante, « exilante ».

En ce sens, ne sommes-nous pas pris, saisis dans notre être, par « la » différence culturelle, et quelquefois traversés d'angoisse, dès lors qu'« elle » nous démonte, déconstruisant notre personne, nous différenciant et nous séparant de nous-mêmes, nous tuant en vérité à nous-mêmes *et* nous faisant nous rejoindre autrement ? N'avez-vous pas fait l'expérience, à chaque fois confondante, de ne pas être le même, et de ne pas pouvoir l'être, étrangement, lorsque vous vous laissez prendre, porter et emporter par cette relation soutenue avec une personne marocaine, burundaise ou rwandaise, des péruviens, une famille cambodgienne... ? Sans trop savoir pourquoi ni comment, vous vous trouvez sollicité autrement dans l'espace, le regard, le corps de la relation, vos ouvertures sensorielles..., appelé à d'autres places, en des positions méconnues ou inconnues, sous des fonctions insoupçonnées.

Certes, cela vaut pour toute différence, toute altérité. Mais la différence et l'altérité culturelles, au sens ici entendu, ont leur spécificité : d'engager des *mondes* différents, des différences instituées et partagées, des communautés culturelles singulières, qui se confrontent à travers les personnes impliquées, à la fois pétries par ces cultures et par la confrontation entre elles, et fondées sur leur propre rapport avec elles. Il nous faut tenter de clarifier cette question cruciale et difficile des *rapports entre personne et culture* pour avancer dans notre questionnement sur les différenciations et altérations culturelles.

2. Culture et personne

La différence et l'altérité telles que j'en parle ici sont en effet affaire – d'un seul tenant – de culture(s) *et* de personne(s). Ces dernières ne désignent donc pas non plus des « objets » mais des processus. Elles

renvoient même, à mes yeux, à un seul et même processus, dialectique, qu'elles formulent sous un angle différent, en visant l'autre, comme nous le verrons. Mais avant d'aborder l'une et l'autre notion, et de les nouer, il me faut d'emblée préciser que je ne donne pas ici au terme de culture le sens général de la vie de l'esprit humain, pas plus que je ne désigne par le concept de personne le psychisme de l'homme, en toutes ses facultés. Je les prends dans un sens restrictif. Ils réfèrent tous les deux au champ de la définition et de la construction de soi par rapport à d'autres et en relation avec eux. Parlons alors plutôt d'*une* culture et d'*une* personne, ou plutôt de *telle* culture et de *telle* personne, tout en se rappelant qu'elles ne sont ce qu'elles sont que vis-à-vis d'autres et avec d'autres, à l'intérieur comme à l'extérieur d'elles-mêmes, et que ces liens de forme et de fait engagent uniment leur être et ce qu'elles ont *à être*, leurs identités et leurs devoirs réciproques, autrement dit encore les registres de l'appartenance et de la transmission.

Dans cette perspective, qu'est-ce donc qu'*une* culture ou *de la* culture ? Pas quelque chose qui existerait simplement en soi, une donnée, un fait. D'une certaine façon, c'est pourtant cette figure-là que l'on découvre et « incorpore » en venant au monde – et que l'anthropologue trouve d'abord sur son terrain. Mais les gens – comme les scientifiques – ne peuvent que *s'approprier*, faire « leur », toujours conflictuellement, ce qui leur vient d'ailleurs, y compris d'eux-mêmes ou de parts d'eux-mêmes, pour le *rendre* autre, pour tenter de (se) le redonner autrement, ensemble, dans la transaction sociale. En ce sens, « une » culture est toujours le résultat passager d'une démarche transformatrice, ethnique – ethnologique pour l'anthropologue – et politique[9]. C'est un travail de construction, un processus d'élaboration, une œuvre de création singulière et commune, jamais achevée, toujours relancée du dedans et du dehors. Cela donne un *monde*, ou plutôt des mondes, à différentes échelles, cultures et sous-cultures, toujours en passe de se différencier et de s'altérer de l'intérieur comme de l'extérieur.

Les deux versants, de clôture et d'ouverture doivent être entrevus. D'un côté, en effet, chacune de ces « façons de vivre ensemble » s'ordonne selon un principe de *totalité*. Chaque élément et chaque dimension impliquent les autres et appellent le tout, avec sa diversité et sa pluralité internes. Mais cet *ethnos* singulier se trouve sans cesse mis

9 Pour la définition précise donnée ici à ces termes, je renvoie le lecteur à mon ouvrage cité plus haut.

à l'épreuve des situations de la vie, des rencontres avec les autres, qui sont autant d'occasions *politiques* pour se conforter comme aussi, nécessairement, pour se métisser. Car de l'autre côté, précisément, ces mondes aux frontières toujours à la fois consolidées et déplacées témoignent d'une histoire culturelle en cours, où l'on bricole du Soi *par rapport à* de l'Autre et des « nous » *avec* des « vous » et des « eux » – tout comme des « moi » *avec* des « toi » et des « lui » (et même du « on »).

C'est dire déjà que la *personne* engage cette même structure d'altérité et la même dialectique. La personne, ici entendue, n'est pas donnée d'avance ; elle n'est pas non plus le moi, ni le Soi, ni l'individu – biologique ou social. Elle nomme ce processus dialectique incessant par où tout homme, s'arrachant au spécimen humain qu'il est par nature, définit implicitement *qui* il est – en termes d'identité et de responsabilité – par rapport à tout autre, en pure différence et altérité, lui-même inclus, *pour*, contradictoirement, mettre en jeu cette définition, se mettre en jeu, en entrant de fait, en chair et en os, dans la relation d'échange, même guerrier, *avec tel* ou *tel* autrui, avec qui il adopte et crée à la fois *telle* figure de « lui-même », devenant ainsi « quelqu'un » et pas seulement quelqu'« un ». Il serait juste de préciser que ce processus de définition est autant et conjointement à l'œuvre du côté de l'Autre – entendons déjà ici : la culture – et des autres que dans le chef du quelqu'un évoqué. Celui-ci se trouve défini formellement *par* (rapport à) l'Autre et les autres autant qu'il *se* définit par rapport à eux ; et il se constitue « lui-même » autant en fonction et au travers de cette relation avec tel(s) autre(s) que « par lui-même ». La personne désigne précisément ce processus de fondation et d'aménagement des lieux et instances entre lesquels on se trouve.

En ce sens, il nous faut reconnaître que parler de personne au singulier et avec la propriété individuelle qu'on lui attribue d'ordinaire est trompeur : ce qui s'y révèle, c'est un certain visage que nous avons sculpté à la personne dans l'histoire occidentale. Il est préférable de parler de *système de la personne* – ou *des* personnes, ou aussi bien de systèmes d'*altérités* – et, pour indiquer la pluralité interne-et-externe à la culture comme à la personne, de *systèmes* de la personne[10]. Ainsi ne nous est-il pas toujours facile d'appréhender et d'accepter que la personne est un carrefour ou plutôt un lacis de relations distinctes,

10 Comme Léandre Simbananiye l'a fait, dans sa thèse, *Les fondements culturels de la thématique persécutive à travers le système des noms de personne au Burundi*, thèse de doctorat en sciences psychologiques, Louvain-la-Neuve, UCL, 2002.

multiples et très précises avant d'être une individualité. Il nous reste malaisé d'imaginer que son centre de gravité ne réside pas nécessairement en son for intérieur ou même dans son cerveau. Pourtant, l'ethnologie toute entière ne cesse d'en témoigner[11]. La personne y apparaît culturellement sous une multiplicité de figures et une variété de traits et composantes. Et elle se présente toujours comme à la fois fille et mère d'un entrelacs de relations significatives avec la parenté, avec le monde des morts et des ancêtres, avec la nature, avec le cosmos, etc. Ses contours se dessinent entre ces différents champs assortis, sans qu'une telle configuration relationnelle de soi n'empêche personne d'y tracer « individuellement » son chemin[12].

Il faut inscrire cette ethnicité et cette dialectique dans la notion de personne. Celle-ci implique culturellement, en creux ou en arrière plan, un cadre de variations de statut et de fonction ainsi qu'un espace de positions et de rôles, toujours autant à créer qu'à adapter à la situation, qui poussent d'ailleurs les hommes à changer autant qu'à adopter ce qu'ils sont et peuvent être par rapport à l'Autre. Et c'est à travers ces rapports de pure altérité identitaire et professionnelle que ces humains – individu(s) ou collectif(s) – analysent implicitement toute situation où ils se trouvent « jetés », *pour* alors, dialectiquement, dépasser cette structuration sous-jacente en tentant de se relier effectivement aux autres, notamment à eux-mêmes, c'est-à-dire à (re)définir mutuellement leur personne et à se la répartir entre eux. C'est dire – comme pour la culture – que chacun est à la fois porteur et effet de la personne, et que l'on n'en croise ni n'en connaît jamais « une » : on s'en imprègne, on en participe, on en fait partie, on s'en fait soi-même porteur et effet, on se forme, on se construit, on se croise et on se connaît à travers le processus qu'elle désigne.

11 Ainsi, rappelons-le, qu'une bonne part de la sociologie et de la psychologie, sociale mais aussi bien clinique, où la psychanalyse comme le courant systémique – et même le comportementalisme – déplacent, chacun à sa façon, les frontières individualisantes de la personne. Et on sait que nombre de philosophes et d'historiens ont (re)construit le procès historique de l'élaboration de la personne en occident ; rappelons simplement les ouvrages remarquables : Gauchet M., *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, et Taylor Ch., *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1999.

12 Les analyses de Philippe Descola à propos de l'individualisme des Achuar sont particulièrement éclairantes. Voir Descola Ph., *Les lances du crépuscule. Relations Jivaro-Achuar*, Paris, Plon, 1993.

3. L'Autre l'une de l'autre

Personne et culture engageraient ainsi un même processus. Mes propos précédents ont quelquefois suggéré leur mode d'articulation, que je tenterai maintenant d'exposer. Commençons par dire qu'il y a quelque chose de trop occidental à « mettre dehors » la culture et à « mettre dedans » la personne ! Les manières habituelles que l'on a de les concevoir l'une et l'autre reflètent les rapports que l'on entretient chez nous avec Soi et avec l'Autre. Précisons alors que la culture n'est pas non plus simplement un contenant « extérieur » dont la personne constituerait le – ou un – contenu. La personne ne se situe pas « dans » la culture. Ni plus ni moins que l'inverse : la personne n'est pas seulement ni principalement le contenant de la culture. Celle-ci ne se trouve pas contenue « dans » la personne. Cette précision vaut aussi, plus largement, pour les rapports entre psychisme et culture – *lato sensu* ; nous y reviendrons. Non, leur nouage est d'un autre genre.

Personne(s) et culture(s) sont l'Autre l'une de l'autre. Ainsi vais-je à tout le moins tenter d'en formuler les liens. C'est, entre elles, affaire de point(s) de vue. L'une ne s'appréhende qu'à partir de l'autre, pas comme reflet inversé dans le miroir, ou autre face de la même médaille, car ces métaphores supposent encore un point ou une unité de référence, mais comme le père est au système de filiation. Saisie dans l'optique de la personne, la culture est Autre, et même : c'est l'Autre. La culture arbore toute l'Altérité de la personne, entendons des personnes ou du système de la personne : tout ce qui est avant, à l'autre bout, autour, en creux, en surplomb, etc. Nulle chosification, ni passivation, ni pure externalisation ne sont ici de mise pour dire les rapports entre personne et culture. Car c'est par la culture et par l'appropriation de la culture que la personne se constitue toujours à nouveau ; et en se l'appropriant, en la faisant sienne, la personne désapproprie la culture. Inversement, c'est par la personne, en l'acculturant, c'est-à-dire en se l'appropriant, que la culture se construit. Appréhendée sous l'angle de la culture, la personne, en effet, est Autre. C'est par rapport à elle que la culture se tisse sans cesse comme culture. La personne en est l'altérité, non comme corps mais en tant que porteuse d'Altérité précisément, y compris de l'Altérité corporelle. Les hommes trouvent et cherchent toujours leur fondement dans ce rapport complexe entre leur personne et leur culture, rapport d'exil, de dissonance, de décentration. Que, par notre personne, nous nous diluions dans notre culture, que nous nous y opposions ou que nous célébrions avec

elle notre mise au monde réciproque, c'est en tout cas d'un rapport bifocal avec nous-mêmes qu'il s'agit. L'altération et la différenciation de la personne par la culture et de la culture par la personne sont constitutives de l'humain.

Mais ces formulations nous trompent encore, si, de personne et culture, elles font des parents ou des êtres en relation l'un avec l'autre. Ni parent et enfant, ni sœurs, jumelles voire reflets l'une de l'autre, ni simplement alliées ou amies, ni collaboratrices, leur Altérité réciproque n'est pas aisée à rendre. Elles sont l'envers l'une de l'autre. En première approximation, pour dire cet envers, on ne peut trouver de métaphores que dans l'humain. *La maison ou le monde renversé* titre Bourdieu dans un très beau texte déjà ancien[13]. Et à l'envers, le monde n'est-il pas toujours culturellement une maison retournée ? Entre la personne et la culture, c'est comme entre la maison et le monde que nous bâtissons et qui nous habite, entre la parole et l'univers des mots par où nous créons notre univers et qui nous parlent, ou encore entre la destinée et l'ensemble des lignes entre lesquelles nous situons la liberté et qui nous y contraignent. Ces comparaisons vont trouver ci-dessous à s'éclairer davantage.

La culture serait l'envers de la personne et celle-ci l'envers de la culture. Il s'impose de clarifier et d'illustrer ces formules, ainsi que d'en mesurer certaines implications. Comme première voie pour rendre sensible le nouage qui nous occupe, j'adopte de l'élargir. Ainsi que je l'ai évoqué plus haut, ce qui vaut pour le lien entre personne et culture vaut, en effet, d'une manière analogue dans la perspective qui est la mienne, pour tous les aspects de la Culture comme de l'Humain ou du Psychisme. Tel est le cas des rapports entre la parole et le langage, entre l'outil et la technique, ou encore entre le désir et l'inconscient. Je demande au lecteur le droit transitoire à une certaine imprécision des termes. Car, s'il y aurait lieu de s'entendre sur chacun de ceux-ci, mon propos est ici d'en éclairer les rapports analogues. Tout comme l'homme creuse la terre des sillons de son être, il jette sur le monde un filet de signes, le taille à la mesure de ses appareils et le passe au crible de ses aspirations. Gagnepain nous l'a montré et démontré : ce monde, notre homme le crée, le cause, le fabrique, le règle. Et vice versa, l'homme se trouve créé, causé, fabriqué, réglé par ce monde-là : creusé par les sillons de son être, jeté dans le filet de ses signes, taillé par ses appareils, criblé de ses aspirations.

13 Bourdieu P., *La maison ou le monde renversé. Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 441.

Nous devinons en ce *vice versa* la teneur du rapport similaire entre personne et culture, parole et langage, outil et technique, désir et inconscient. On gagnerait, je pense, à pousser l'analogie pour interroger plus avant le rapport qui nous intéresse. Qu'il suffise d'évoquer, par exemple, combien le lien que nous établissons entre la personne et la culture peut éclairer et s'éclairer de ce qui lie la pensée ou la parole à la structuration grammaticale et la pratique rhétorique du langage – en son acception strictement linguistique[14]. Elles sont, pareillement, les envers constitutifs les unes des autres.

Il y a, « de l'autre côté » des gens, de leurs relations constituantes, de leur(s) histoire(s), bref de leur personne, « en creux », « en arrière fond », « derrière », « par delà » – toutes expressions inadéquates –, il y a, quand on les retourne ou plutôt quand on les regarde à l'envers, ce qui les fait exister et ce qu'ils font exister culturellement comme telles, le processus de culture qui les façonne et qu'ils façonnent, ce qui – par acculturation – leur permet d'être et de devenir par exemple hommes ou femmes, de la montagne ou de la vallée, dotés d'âme ou pas, vivants ou morts, natifs ou étrangers, docteurs en médecine ou psychologues et patients, parrains et filleuls, etc., et d'établir des liens et des devoirs entre eux par delà ces catégorisations, qu'ils personnalisent. *De la même manière*, « en deçà » ou « au delà » mais en tout cas au travers de toute parole et de toute pensée, sont toujours en jeu et à la fois mis en jeu les opérateurs du langage qui, tout en mobilisant d'un côté par exemple tels phonèmes et leur concaténation par tels traits pertinents, tels mots et leur mise en syntagmes par tels sèmes, ainsi que l'articulation phonétique et la conceptualisation sémantique qui s'ensuivent, mobilisent aussi « de l'autre côté » tout l'univers dynamique des traits et des sèmes, des phonèmes et des mots, en leurs différences et contrastes constitutifs, et les virtualités de prononciation et de sens qu'ils véhiculent.

Il en est de même pour ces autres registres de l'humain que sont l'Outil et la Norme – ou le Désir. La moindre de nos conduites outillées surgit à l'avant plan d'un ensemble implicite d'opérations techniques possibles et articulées avec elle et de la totalité explicite de l'appareillage dans lequel elle s'agence. Déposer son postérieur sur une chaise en est une : pas d'action de s'asseoir ni de chaise, pour le producteur comme pour l'utilisateur, sans que ne se trouvent mobilisés des oppositions et des contrastes comme ceux du dur et du mou, du bas et de l'élevé, du stable et de l'instable, du « pour s'asseoir » et du « pour

14 Cf. Jongen R., *op. cit.*

grimper » ou du « pour être à table » et « pour attendre », mais rien de cela non plus sans une voie d'accès aménagée, un sol stabilisé et aplati, un minimum d'espace à l'avant et au-dessus, etc. Et nous savons aussi qu'à l'horizon de chacun de nos désirs opère toujours, dans la répétition et le renouvellement, le système de coordonnées éthiques et morales qui en règle inconsciemment l'actualisation et l'accomplissement.

Voilà des *analogies* qui renouvellent assurément l'invite à ne plus aborder la personne en dehors de son rapport constitutif à la culture, et inversement, même si elles ont donné lieu à des disciplines distinctes et très cloisonnées – symptôme du phénomène que nous dénonçons ici. Mais nous voilà surtout avec une vision moins floue de ce rapport. Elles sont l'une à l'autre comme le positif et le négatif d'une épreuve photographique en tirage permanent. Capter leur rapport exige un mouvement soutenu d'inversion du regard. Nous nous voyons convoqués à concevoir et à percevoir toujours à la fois l'envers culturel de la personne et l'invagination personnelle de la culture. Si l'on prend les choses par la personne, il ne suffit plus alors, en chaque situation, d'appréhender le système et la structure des relations des gens avec les autres, avec eux-mêmes et avec leur environnement en ses divers niveaux significatifs, ce que désigne le concept même de personne, tel qu'ici entendu, mais aussi de ressaisir « le lieu, la logique, le langage » culturels – pour parler comme Michael Singleton[15] – qui *constituent* véritablement leur envers, comme l'envers d'un habit, d'un costume, leur *habitus*, leur Coutume, qu'ils appellent et qui les requièrent, qu'ils mobilisent et qui les sollicitent.

Et l'on voit alors ces relations s'inscrire dans des cadres culturels, occuper des scènes communes, s'inspirer de modèles partagés, où elles prennent forme et à qui elles donnent forme, en se remaniant, dans les deux sens. Et les mots, comme les conduites outillées et les désirs, pris non plus dans leur registre intrinsèque mais saisis « en personne », c'est-à-dire adressés, appropriés, échangés, tous ingrédients, véhicules, « objets » de relations, se font eux-mêmes porteurs et opérateurs de culture. J'ouvre ici une deuxième voie d'appréhension des rapports entre personne et culture. Cette voie ne met plus l'accent sur la distinction méthodologique de différents registres de l'humain et leur analogie, mais sur *leurs interférences mutuelles*. Ceci nous permet de capter en l'occurrence ce que la personne et la culture font

15 Singleton M., *Amateurs de chiens à Dakar. Plaidoyer pour un interprétariat anthropologique*, Louvain-la-Neuve/Paris, Academia-Bruylant/L'Harmattan, 1998.

des mots, des outils et des désirs, autrement dit ce que ceux-ci deviennent d'autre si on les ressaisit à partir de la personne et de la culture, comme parts de ces processus inverses. Les mots – ou plutôt tout ce qui fait la parole, le langage et la pensée – dévoilent alors, au-delà et au travers de ce que les gens se disent avec eux, un travail de culture en œuvre, qui associera un mot, un son, aux dépôts et aux ouvertures de sens que l'histoire, à toutes échelles, place et crée en eux, et qui en font des « Maîtres de la langue et demeures de la pensée », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Maldiney[16].

Une parole personnelle, c'est-à-dire une parole dite dans l'Altérité, quel qu'en soit le lieu d'énonciation – individuel, collectif... –, cette parole a sa langue pour envers. Elle tend à elle-même – et elle se tend vers le monde – en se branchant et en s'arc-boutant sur les accents et les sens divers et multiples, proches et lointains, morts et vivants, visibles et invisibles, qu'elle découvre. Ceci vaut aussi bien et en même temps pour le ton personnel de nos conduites outillées et le caractère singulier de nos désirs. Dans le geste par où ces conduites cherchent à s'effectuer, dans le mouvement qui pousse ces désirs à s'atteindre, les unes et les autres en appellent à leur histoire, et à la nôtre, à ce qu'elle a déposé et dépose en elles comme style de conduite et en eux comme code – ou référent – pour désirer, que chacune et chacun a à s'approprier à sa façon. Comme toute parole singulière a une langue pour envers, il n'est d'action ni de désir personnels qui ne trouvent dans un style et dans un code leurs envers culturels[17]. Cette deuxième optique nous permet ainsi de resserrer la multiplicité de ce qui fait l'homme autour du lien nouant personne et culture.

4. « Il a mis ma culture à l'envers » !

Revenons maintenant, pour clôturer, à notre questionnement de départ sur les différenciations et altérations culturelles. La différence et l'altérité *culturelles*, disais-je, ont leur spécificité. Elles engagent des

16 Maldiney H., *Maîtres de la langue et demeures de la pensée*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975.

17 La thèse de Léandre Nshimirimana le montre remarquablement pour ce qui est des actions et conduites rituelles. Voir Nshimirimana L., *Rite, culture et clinique. Importance des rituels culturels dans l'élaboration d'une clinique anthropologique*, Doctorat en psychologie, Louvain-la-Neuve, UCL, 1998. Promoteur : Robert Steichen.

mondes différents, des différences instituées et partagées, des communautés culturelles singulières, qui se confrontent à travers les personnes impliquées, à la fois pétries par ces cultures et par la confrontation entre elles, et fondées sur leur propre rapport avec elles. La personne se fonde dans son rapport à sa culture et inversement. Et comme processus relationnels, elles se construisent sans cesse à travers leurs contacts avec d'autres. Ce que je viens d'avancer à propos des rapports entre personne et culture montre en effet que toute relation humaine est toujours d'emblée, nécessairement et indissociablement « interpersonnelle » et « interculturelle ». Et ces termes se révèlent particulièrement inappropriés puisque la personne et la culture, dans leur nouage, représentent précisément l'instance qui institue et permet que s'établisse de l'« inter » et de l' « intra ».

Ce parcours nous conduit à voir autrement les « rencontres interculturelles », en particulier les mauvaises rencontres, celles qui se révèlent dépersonnalisantes et déculturantes, attaquant le rapport même de la personne et de la culture. Elles affolent des fragilités que nous portons ensemble. Lorsque « nous » avons le sentiment intolérable, dépersonnalisant, que « les autres » mettent notre culture à l'envers, de mille façons, comme s'ils s'emparaient de nos vêtements pour s'en habiller de travers, nous réduisons la culture à l'accoutrement de la personne – la nôtre. Et lorsque « les autres » ressentent, violemment et massivement, que « nous » mettons leur culture à l'envers, comme si nous les faisions tomber sur le cul, par exemple en les rejetant vers une culture que nous tenons pour arriérée et dont ils ne seraient que des sous-produits, c'est que nous les déculturons, méconnaissant ce que leurs personnes doivent à la culture qui les habite et qu'ils nourrissent. Le danger est sans aucun doute réciproque. Il serait plus juste de dire que c'est la réciprocité même entre nous qui est en danger.

Finalement, différenciation et altération *culturelles* invoquent en effet une expérience bipolaire, dialectique, à soigner pour préserver cette réciprocité. D'un côté, il y a le pôle de l'« étrangement » envers *un* autre monde et l'apparition corrélative du sien propre – ou plutôt d'*une* figure du sien, homologue à l'autre, autrement dit la mise en abyme entre des modes d'être totaux divergents, associant chacun à sa façon toutes les dimensions de l'homme, bref entre des *systèmes* de référence – et pas seulement de valeur. De l'autre côté, c'est le pôle de la communication[18] avec cet autre monde, et avec le nôtre – ou

18 Prise ici au sens étymologique d'un partage de responsabilité, d'une co-respondance.

un écho du nôtre – à travers lui, c'est-à-dire le pontage entre mondes – fût-ce dans le tohu-bohu – par des mutations mutuelles, des « commutations » qui trament la relation en créant de nouvelles identités et responsabilités réciproques entre des protagonistes en fonction de la situation actuelle, c'est-à-dire en répartissant toujours à nouveau des différences et des contrastes dont l'enjeu n'est pas de divergence mais de convergence : le lien et l'échange, dans la réunion, la désunion ou la communion[19].

Le présent texte a tenté de mettre en forme la manière dont cette réciprocité en péril est constitutive du rapport entre personne(s) et culture(s), et la charge qui nous incombe, scientifiques, cliniciens et anthropologues compris, chacun en ses lieux propres, de contribuer à maintenir ouvertes les pistes de différenciation et altération culturelles... communes.

19 J'ai tenté une première mise en forme systématique de ces opérations de divergence ethnique et de convergence politique dans mon ouvrage cité plus haut.